



Elle court ouvrir sa fenêtre. — Page 271, col. 3.

à elle, une forme blanche appuyée aux trèfles d'un balcon le reconnut, poussa un soupir et murmura son nom. Agénor leva la tête, vit une femme qui lui tendait les bras. Aïssa, Aïssa, s'écria-t-il à son tour, et du jardin il passa près de la Moresque. La jeune fille lui tendit les bras avec une profonde expression d'amour, puis se reculant tout d'un coup avec inquiétude :

— Oh ! mon Dieu ! Français, es-tu blessé ?

En effet, Agénor avait les mains sanglantes ; mais au lieu de lui répondre, au lieu de lui donner une explication trop longue, il posa une de ses mains sur son bras, et lui montra de l'autre le chien qui l'avait suivi. A cette terrible apparition, la jeune fille poussa un cri à son tour. On entendit sa voix qui demandait des flambeaux ; on entendit ses pas et ceux de ses serviteurs qui s'approchaient.

— Fuis, s'écria la jeune fille, fuis ; il te tuera, et je mourrais aussi ; car je t'aime.

— Aïssa, dit le chevalier, je t'aime aussi : sois-moi fidèle, et tu me reverras.

Puis, serrant la jeune fille sur son cœur, imprimant un baiser sur ses lèvres, il baissa la visière de son casque, tira sa longue épée, sauta par la fenêtre basse, et s'enfuit froissant les branches, écrasant les fleurs ; il arriva bientôt hors du jardin, traversa la cour, s'élança hors de la porte, et, tout étonné qu'on ne fit aucune tentative pour l'arrêter, aperçut de loin Musaron ferme sur sa selle et tenant en main le beau cheval noir que don Frédéric lui avait donné.

Un râle strident accompagnait le chevalier par derrière, il se retourna, et le peu d'empressement des gardes à lui barrer le chemin lui fut expliqué. Le chien, qui n'avait pas voulu abandonner le seul ami qui lui restât, le suivait. Pendant ce temps, Mothril, saisi de frayeur aux cris qu'il avait entendus, se précipitait chez Aïssa. Il trouva la jeune fille pâle et debout près de la fenêtre ; il voulut l'interroger, mais, à ses premières questions, la jeune fille ne répondit que par un sombre silence. Enfin le More se douta de ce qui était arrivé.

— Quelqu'un est entré ici?... Aïssa, répondez.
— Oui, dit la jeune fille, la tête du frère du roi.

Mothril regarda la jeune fille plus attentivement. Sur sa robe blanche était restée l'empreinte d'une main sanglante.

— Le Français t'a vue ! s'écria Mothril exaspéré.

Mais cette fois Aïssa le regarda d'un œil fier et ne répondit pas.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

MONT-REVÊCHE

PAR GEORGE SAND.

— Cette nuit est un siècle, dit Éveline en laissant tomber son livre, que la jeune Tisiphone grande chienne griffonne courante de prédilection, se mit à déchirer à belles dents.

— Cette bête mange ton livre, dit Nathalie sans se déranger.

— Elle fait bien, répondit Éveline, il m'ennuyait. Décidément, je déteste Walter Scott.

— Et pourtant tu singes assez Diana Vernon.

— Comme tu singes la reine Élisabeth, et comme Caroline singe Cendrillon. Tout le monde singe quelqu'un, à dessein ou sans le savoir. Il n'y a pas de type humain qui ne trouve son analogue dans le roman, dans la fable ou dans l'histoire. Ce qui rend la ressemblance souvent ridicule, c'est que les situations diffèrent. Ainsi, Benjamine habitant un château comme celui-ci, et servie par vingt laquais, jouissant des préférences d'un papa débonnaire, est absurde quand elle fait elle-même le chocolat avec autant de hâte et de soin que si elle attendait des coups et des injures au bout de son œuvre ; moi, je suis ridicule en ayant l'air de chercher, à travers nos bois et

nos collines, un père proscrit et persécuté, quand j'en ai un qui siège tranquillement à la chambre, et règne par ses vertus et ses richesses dans la province.... Et toi, ma pauvre Nathalie, qui, au lieu de la plus brillante cour de l'Europe, n'a à tyranniser qu'une famille ennuyeuse et paisible.

— Ennuyeuse, c'est vrai, interrompit Nathalie ; paisible, cela te plaît à dire. Éveline, sais-tu pourquoi nous n'avons envie ni de veiller, ni de dormir en ce moment ? C'est que nous avons de l'ennui sans être paisibles.

— Pourquoi ne sommes-nous pas paisibles ? C'est peut-être la faute de notre caractère.

— Nullement. Le tien est celui d'un enfant qui s'amuse de tout ; le mien, celui d'une femme qui méprise beaucoup de choses. Par nous-mêmes, nous avons de quoi nous réjouir ou nous distraire : toi dans les choses riantes, moi dans les choses sérieuses. Mais, en dehors de nous, il y a une cause de trouble qui nous atteint déjà, et qui nous forcera d'éclater tôt ou tard. Cette chose fatale, ridicule, mais insurmontable dans notre destinée, c'est l'amour de notre père pour une autre femme que notre mère.

— Ah ! je t'en supplie, Nathalie, ne mets pas notre pauvre mère en cause dans cet éternel procès que tu fais à mon père. Tu n'avais que quatre ans quand elle est morte, je n'en avais que deux, la Benjamine venait de naître : aucune de nous ne l'a connue au point de se souvenir d'elle aujourd'hui, et l'amour filial n'est chez nous, de ce côté, qu'un sentiment très-vague et qui aurait mauvaise grâce à se plaindre du peu de temps que notre père a donné à sa douleur. Douze ans écoulés avant qu'il songeât à se remarier, c'est un deuil sur lequel je ne vois que celui du Malabar qui puisse renchérir.

— Que tu parles de tout légèrement, et surtout des choses sérieuses ! Je ne te dis pas que notre père se soit remarié trop tôt ; je te dis, au contraire, qu'il s'est remarié trop tard pour nous !

— Mais, nous-mêmes, ce serait nous en aviser bien tard pour le lui reprocher, toi surtout, qui